

Alfred SCHÜTZ :

LE CHERCHEUR ET LE QUOTIDIEN*

Guy HUARD

Publié dans *Aspects sociologiques*, Vol. 5, no 1, novembre 1996, pp. 30-36.

*Foules d'hommes et de femmes vêtus de l'habit de
tous les jours, combien vous m'êtes curieux !*

*Sur les bacs les centaines et centaines de gens qui
passent, rentrant chez eux, me sont plus curieux que
vous ne supposez,*

*Et vous qui passerez de rive à rive dans des années
d'ici, êtes plus pour moi, et plus dans mes
méditations, que vous ne sauriez supposer.*

extrait de «Sur le bac de Brooklyn»¹ Walt Whitman

Se rapprocher du quotidien pour mieux s'actualiser

Après avoir d'abord étudié le droit à l'université de Vienne au début du siècle, il publie son premier ouvrage philosophique en 1932², qu'il fonde à partir d'une réflexion sur les travaux de Max Weber d'une part et de Husserl d'autre part. En 1938, il fuit le régime nazi, et, après un an passé à Paris, il s'installe définitivement aux États-Unis, où il meurt en 1959. C'est aux États-Unis qu'il va écrire la plus grande partie de son œuvre, qui fonde ce qu'on a appelé la phénoménologie sociale, et qui influencera profondément les sociologies interactionnistes (E. Goffman) et ethnométhodologiques (H. Garfinkel, A. Cicourel).³

Encore aujourd'hui, le débat sur l'utilisation des méthodes quantitatives et qualitatives en sociologie reste entier. Malgré quelques tentatives de rapprochement, comme le jumelage statistique-entrevue entre autres, une combinaison adéquate des deux méthodes reste problématique. Or, la question ne porte pas uniquement sur la pertinence

de l'une ou l'autre mais bien sur les visions qu'elles donnent au social et c'est précisément ce que Schütz tente de mettre en lumière dans son ouvrage (*Le chercheur et le quotidien*.)⁴

En effet, celui-ci constate que la sociologie est toujours en retard sur les « problèmes sociaux » actuels. Cela serait dû à une vision trop théorique du monde qui aurait pour conséquence d'empêcher la compréhension du sens des faits observés. L'auteur propose alors la phénoménologie comme moyen de pallier ce problème, lequel consiste à revenir vers une analyse fondée sur les rapports du quotidien. Plus spécifiquement, il faudrait mettre l'accent sur l'interaction et les relations de proximité et ce, dans le but de rendre apparente « l'extériorité du corps social » à partir de concepts types.

Visions communes et scientifiques de l'action humaine

Selon Schütz, tout fait social concret ou non est porteur de sens réel ou abstrait. Il sera alors issu de considérations particulières ou d'interprétations (abstractions) qui limitent « les objets de pensée » des individus aux faits les plus pertinents, leur permettant ainsi d'en saisir l'essentiel. Les « objets de pensée » du scientifique, quant à eux, se distingueraient de ceux des autres individus, car étant soumis à des règles scientifiques qui ne prévalent pas chez les autres. Toutefois, ils auraient tendance à s'y entremêler c'est pourquoi son analyse devra considérer l'existence d'une double structure à partir de laquelle il pourra observer et comprendre les comportements des individus. De plus, afin d'éviter toute erreur possible, il deviendra essentiel pour lui de bien comprendre les « constructions courantes » dans lesquelles prennent sources les « objets de pensée » avant de pouvoir espérer les analyser.

Schütz avance ensuite que les expériences actuelles doivent nécessairement se référer à celles qui leur sont antérieures. Cette référence suggère, d'une certaine façon, que ces expériences sont typiques⁵ puisqu'elles correspondent à d'autres issues du passé. Selon lui, l'accumulation de ces expériences antérieures et celle de leur potentiel de connaissances seraient très importantes car ce sont elles qui déterminent la pertinence d'un élément. De plus, elles permettront à l'individu de se constituer un « substrat » de généralisation de divers types⁶ qu'il pourra utiliser lors de ses échanges. Pourtant, selon lui, le monde est intersubjectif et culturel. Intersubjectif puisque les personnes composant la société vivent des influences et travaillent de manière semblable tout en arrivant à se comprendre mutuellement. Mais aussi, culturel car l'individu interprète un monde significatif où chacun est conscient du sens de chaque objet dans son cadre historique. Pour comprendre ce monde, ce dernier devra alors considérer la « socialisation de la connaissance »⁷, son « origine sociale » ainsi que sa « distribution sociale ».⁸

Donc, l'auteur affirme que l'ensemble des interactions du monde est prévisible. Cela a pour conséquence d'instaurer une sorte d'anticipation du comportement et de l'action de l'autre envers laquelle l'observateur scientifique doit être prudent puisqu'elle ne lui permet pas de connaître le sens donné par les participants à leurs propres actions. En effet, ceux-ci peuvent y prêter un sens différent. Pour comprendre ces divers sens, le

scientifique doit alors se baser sur une interprétation subjective de leurs significations et cela ne peut être réalisé qu'en ayant les motifs précis qui déterminent l'action de chacun des participants.

Ainsi, l'observateur scientifique ne peut saisir que par hasard le sens donné par les participants à leurs comportements. Cela est simplement dû au fait que son système de pertinence et ses buts sont différents de ceux des participants qu'il observe. Malgré ces conditions et compte tenu du degré d'anonymat de la relation, il doit faire en sorte que son interprétation soit la plus près possible de celle donnée par les participants à leurs propres actions. Ainsi, cela sous-entend que toute « action rationnelle » de la part d'un individu implique qu'il puisse comprendre la portée des « fins », des « moyens » et des « effets secondaires » inclus dans un cadre non déterminé ayant plusieurs niveaux d'actions et de multiples degrés de raison.

Comme solution, Schütz propose au chercheur en sciences sociales de se concentrer sur les comportements des individus et sur la manière dont ils interprètent la société par leur « sens commun ».⁹ Pour ce faire, celui-ci devra évacuer les « pensées de sens commun » par la constitution d'un modèle à l'échelle sociale où seuls les types et les situations désirés seront présents et ce, afin de pouvoir saisir la « structure de signification subjective » des individus. Cette approche désintéressée du chercheur lui enlève toutefois tout contact avec sa propre « biographie », laquelle a pour fonction de le relier à la société. Par conséquent, cela amène le chercheur à se laisser guider uniquement par des critères scientifiques qui, en définitive, produiront un « modèle d'action » différent de celui du « sens commun ».

Issus du « sens commun », les motifs de chaque individu se trouvent donc à être intégrés en eux-mêmes. Mais, pour le chercheur scientifique, la situation est différente. En tant qu'observateur, celui-ci n'a accès qu'aux actions les plus « manifestes » puisqu'il n'a pas le choix d'utiliser sa propre structure de significations pour saisir la réalité sociale. En ce sens, l'auteur affirme qu'il n'a pas de rôle puisqu'il ne fait que placer les éléments d'étude en fixant l'endroit et la durée de l'action qui s'exécutent, ce qui a pour conséquence de limiter son champ d'étude. Il en résulte alors une vision de la société issue de buts fixés par des méthodes scientifiques spécifiques.

Ce problème peut être résolu si les modélisateurs considèrent les postulats suivants. Tout d'abord, les « objets de pensée scientifiques » sont logiques et différents de ceux du « sens commun » qu'ils doivent remplacer. Ensuite, le chercheur doit trouver le moyen de « modéliser » l'« esprit » de chaque individu pour en arriver à trouver quel est le type capable d'expliquer les « faits » observés. Enfin la « modélisation scientifique » doit être constituée de façon à ce que tous puissent comprendre la signification de leurs actions réciproques à partir des « interprétations courantes ».

Schütz poursuit en affirmant que la « modélisation scientifique »¹⁰ est rationnelle car issue d'actions et d'interactions toutes aussi rationnelles. L'envisager selon cette perspective donnerait des avantages certains au chercheur. Tout d'abord, parce qu'il devient possible pour lui de construire des modèles en sachant que tous les acteurs qui

agissent rationnellement selon des comportements standards peuvent être étudiés séparément. Ensuite, dans le cadre de constructions types, les comportements deviennent prévisibles puisque devenus standards. De cette manière, la mesure des comportements déviants devient maintenant réalisable. Et enfin, à partir de cela vient la possibilité de construire plusieurs modèles comparables permettant de résoudre un même problème. À ce sujet, l'auteur émet toutefois une restriction. En effet, il ne faudrait pas confondre ces modèles avec des modèles d'actions réelles car, finalement, ceux-ci ne seraient que des modèles idéaux fonctionnant dans des environnements idéaux.

Amorce d'une théorie du social

L'auteur émet ensuite le constat suivant. Le chercheur en sciences sociales ne peut mesurer les comportements et encore moins les expérimenter. Dans ces sciences où domine l'idée que l'on doit à tout prix contrôler l'inférence, celles-ci ne font, en fin de compte, que bâtir des théories idéales. Selon lui, elles devraient plutôt favoriser une compréhension des phénomènes, permettant ainsi de donner un sens aux actes des individus par l'entremise de l'application d'une inférence contrôlée, vérifiable par des observations. Sans quoi, le chercheur devra envisager la théorie comme étant l'explication des « relations déterminées » entre des éléments vérifiables.

Schütz poursuit en affirmant que le chercheur en sciences sociales devrait chercher à acquérir une « connaissance organisée » de la réalité sociale. Selon lui, la réalité sociale se compose d'un ensemble de relations ou d'interactions entre individus dû à l'entremise de la « pensée courante » qui les relie aux « objets culturels », aux institutions et finalement, aux événements dans lesquels ils vivent. Or, ce monde à la fois culturel et naturel donnerait place à l'intersubjectivité où chacun peut potentiellement être accessible par l'entremise du langage.

Ainsi, le chercheur pourrait tenter de comprendre (*Verstehen*)¹¹ ce monde en utilisant sa « pensée courante ». En effet, c'est à partir de celle-ci qu'il a une connaissance immédiate ou « potentielle » des sens des actions, de leurs productions et de la manière dont un individu peut acquérir ses connaissances de la société. Or, cette acquisition ne peut être que le fruit d'un apprentissage ou d'une acculturation. Mais cela n'enlève pas la possibilité que l'observation puisse être contrôlée, dans la mesure où l'on puisse prévoir un comportement identique chez tous les individus et ce, à l'intérieur de contextes bien précis. Le scientifique portera alors son analyse sur les principes généraux structurant l'expérience sociale d'une personne. Néanmoins, cette démarche demande qu'il effectue une vérification contrôlée de son analyse afin d'éviter qu'elle ne provienne d'une expérience spécifique dont on ne peut rien contrôler.

Il en résulte que l'établissement d'un modèle visant à analyser l'action sociale d'un individu doit, par l'entremise de l'interprétation courante, être compris par tous ceux qui partagent les mêmes constructions. Par conséquent, le chercheur doit respecter à la fois le postulat de consistance logique et d'adéquation s'il souhaite que son modèle puisse être valable. Selon l'auteur, les sciences sociales tendraient trop vers l'idéalisation et la formalisation de la société dues à des contacts trop indirects, voire même déphasés, qui

restent tout de même compatibles avec les faits qu'elles entretiennent avec elle. Malgré cela, il faudrait, selon lui, tracer les contours de cette compatibilité en respectant ses « limites » et ses « possibilités ». Ainsi, le chercheur devra comprendre l'action sociale comme étant un produit subjectif permettant de se relier à « l'expérience » vécue des individus et par conséquent, à celle de la société, car la compréhension d'un objet social réside dans l'analyse de ses actions et de ses motifs.

C'est donc par une analyse des « attitudes », des « actions » et de l'orientation de l'autre que le chercheur pourra vérifier sa compréhension de l'action sociale observée. Or, la base de toute relation sociale est le lien « intersubjectif » existant entre les motifs. Cela permet alors d'expliquer que la compréhension d'une action sociale par un autre individu puisse engendrer des réactions attendues. Bref, selon Schütz, la société est intersubjective, car tous les participants partagent entre eux des points communs, les liant ainsi à des rapports sociaux aux autres personnes qui leur ressemblent. Dans chaque interaction existerait alors un « nous »¹² commun où tous participeraient simultanément à l'action par la parole ou le geste. Dans cette situation, l'individu est alors perçu comme étant un « moi partiel » interagissant avec le « nous » commun, mais cela n'empêche pas qu'il soit perçu comme une totalité dans ses rapports de personne à personne. À cause de cela, Schütz croit que le chercheur devrait appréhender cette dimension unique supposément homogène qu'on appelle le « nous ».

Théoriser le social

L'auteur poursuit avec l'idée qu'un individu peut, dans un but personnel, s'intéresser au monde sous sa forme scientifique et chercher à l'observer et le comprendre. Il optera alors pour une attitude désintéressée face à un sujet qu'il révisera continuellement selon ses perceptions, sans pour autant mettre en cause sa subjectivité, son système d'orientation social ou son système de pertinence. En considérant cela, il est alors possible au chercheur de tracer un profil de la théorie scientifique à partir de trois axes principaux. Tout d'abord, il faut que la proposition avancée soit consistante, compatible avec les autres et avec l'attitude naturelle de l'expérience de tous les jours. Ensuite, que la pensée scientifique provienne directement ou non d'une observation, celle-ci doit contenir des preuves vérifiables. Et enfin, que le chercheur puisse expliquer cette dernière de façon claire et précise et ce, tout en montrant les implications cachées. À cela, il faut ajouter que la « théorisation » demeure un acte qui s'accomplit seul, hors des environnements et des relations sociales.

Schütz affirme que ce profil idéal du chercheur amène les scientifiques à croire qu'ils sont les seuls à pouvoir l'utiliser alors qu'en réalité, la phénoménologie s'en sert déjà. Malgré cet élément commun, il n'existe pas de véritable communication entre ces deux visions, ce qui a pour conséquence d'établir les paradoxes suivants. Tout d'abord, contrairement à ce que croient les scientifiques, la phénoménologie s'articule à l'intérieur même de « l'attitude naturelle » et non pas en dehors d'elle. Ensuite, elle est la seule capable d'analyser les concepts sociaux ainsi que la langue en préservant leurs sens spécifiques tout en considérant que ces derniers existent naturellement en dehors de la conscience individuelle.

La phénoménologie comme solution?

Pour l'auteur, la phénoménologie se définit comme étant « une philosophie de l'homme en son monde-vie ¹³ » ¹⁴. Cette définition poserait alors quatre problèmes centraux. Premièrement, elle tenterait, par l'utilisation de la réduction de l'alter-ego du monde social, l'examen des « intentionnalités contributives » à partir desquelles le monde prendrait forme selon la « subjectivité transcendantale ». En effet, le monde existe et se manifeste selon une continuité où toutes les expériences s'harmonisent entre elles. Cependant, faire la preuve de cette allégation et l'expliquer ne serait possible qu'en considérant le fait que les « subjectivités transcendantales » proviennent de la prise de conscience que nous avons du monde. Pour ce faire, il faut alors exécuter une « *epochè* phénoménologique ». ¹⁵

Deuxièmement, la philosophie transcendantale permettrait d'expliquer l'alter-ego et tous les phénomènes sociaux à la base de l'interaction entre individus ayant les mêmes constructions. Après la réduction de l'alter-ego, l'expérience du « monde-vie » deviendrait alors intersubjective, car réduite à la sphère transcendantale qui nous est propre (monade). Et c'est par l'abstraction par laquelle nous restons liés au « monde-vie » que se constituerait un ego se reflétant dans le nôtre (apprésentation). La « communauté de la nature » servirait alors de lien commun entre le « Je » que l'on représente et l'« apprésentation ». À cela, se greffe enfin un monde d'« objectivités mentales » unique et objectif restant cependant limité.

Schütz amène ensuite la question suivante : peut-on concevoir une « science de la culture » ne se basant pas sur la « science naturelle »? Selon lui, c'est possible en considérant que le monde de la culture a une organisation objective « idéale » pouvant possiblement être réactivée. Car tout dans le monde ne peut être mathématisé. En effet, le but de la phénoménologie n'est que de comprendre des « prédictions brutes » à l'intérieur d'éléments plus définis.

Enfin, le but de la constitution de la « science de la culture » et de son analyse est de mettre de l'avant un style de pensée pouvant résoudre les problèmes méthodologiques des sciences sociales. Le clivage issu des sciences sociales n'attribue pas de statut d'indépendance au monde de l'esprit puisqu'il dépend du monde naturel. La solution résiderait, selon l'auteur, dans une approche scientifique englobant une connaissance culturelle qui permettrait d'éviter au chercheur de se leurrer par ses propres objectivations. Pour cela, celui-ci devra alors décrire une *epochè* pour ainsi avoir accès à l'expérience de la conscience et celle du sens objectif contenu dans chaque objet.

Le concept de « monde-vie » aurait pour but de rendre compréhensible la manière par laquelle les intentions se construisent dans la subjectivité. Selon Schütz, il serait souhaitable que le chercheur en sciences sociales le considère comme étant la base significative de sa science. En effet, les intentions soutiennent la pensée en permettant à l'individu de s'orienter dans le « monde-vie ». Déplus, le monde est culturel puisqu'il est significatif. Le « monde-vie » serait alors la première dimension significative pour

l'individu parce que les personnes qui y sont présentes communiquent entre elles grâce au langage.

Par conséquent, le « monde-vie » se subdiviserait en plusieurs « champs » dont l'importance varierait selon l'intérêt accordé par les individus. C'est pour cette raison qu'une personne ne peut avoir accès qu'à un ensemble restreint de champs existant dans le « monde-vie » qui semblent, selon le sens qu'elle leur donne, plus « familiers » ou tout simplement « étrangers » à elle. C'est à partir de ces champs que se constituera alors la réserve d'expérience de celle-ci.

Par la suite, c'est au moyen de cette réserve qu'un individu pourra interpellier le « monde-vie » en réactivant dans un objet le sens et l'intention qui y sont inclus et ce, dans le but de le décrire et l'analyser avec précision. Or, cela impliquerait que toute cette observation puisse s'accomplir de façon désintéressée. C'est donc par l'entremise de l'idéalisation et de la formalisation qu'un observateur pourra constituer sa typologie des plénitudes présentes dans le « monde-vie ». Cependant, cette tâche ne sera pas facile car il ne pourra avoir immédiatement accès au sens premier donné à l'action de l'individu. Il devra donc, pour tenter d'en expliquer le sens, appliquer une « réduction phénoménologique » de celui-ci dans le but d'en extirper les attitudes naturelles.

Comme nous l'avons vu, l'individu aurait une réserve de connaissances homogènes et particulières qu'il utiliserait pour interpréter ses expériences passées et présentes et à partir de laquelle il construirait ses anticipations. À tout instant, cette dernière serait sollicitée par des expériences jugées familières ou étrangères. Quand l'individu se retrouve devant une situation, il ferait en sorte d'organiser celle-ci en « zones cognitives » limitées afin de tenter d'expérimenter ce qui se présente à lui. Or, cela supposerait que chacune de ses manières d'expérimenter soit déjà acquise chez lui car il ne pourrait comprendre la situation présentée. C'est ainsi que l'individu en arriverait à idéaliser et à formaliser les expériences se trouvant à l'intérieur du « monde-vie » sous forme de types qui lui serviront dans diverses occasions. Ainsi, le présent n'est qu'un amalgame d'événements passés et futurs provoqués soit par un individu, soit par les autres. Or, ces certitudes idéalisées restent dépendantes vis-à-vis de l'apparition de « contre-évidences » qui pourrait remettre en cause ces dernières.

Le chercheur comme étranger

Schütz affirme ensuite que le but du chercheur est d'observer et d'analyser une culture en essayant d'en tirer une interprétation qui a du sens. Cependant, il devra le faire à partir d'une connaissance hétérogène à la fois incohérente, ambiguë et remplie de contradictions. Incohérente puisque l'intérêt d'une personne l'est aussi et ambiguë car elle recherche de l'information qu'elle ne peut comprendre qu'en partie. Finalement, pleine de contradictions car fondée sur des considérations peut être logiques mais pas toujours vraies des éléments à interpréter.

Il n'en est pas de même pour le chercheur qui considère la connaissance culturelle comme étant un standard à suivre. En effet, celui-ci en tiendra compte pour construire ses

actions et les expliquer et ce, tout en pensant que chaque problème a sa propre explication. L'auteur avance que cette connaissance culturelle restera en place tant et aussi longtemps qu'elle sera transmise dans la vie sociale et qu'elle sera considérée suffisante pour être acceptée et appliquée par des individus dans le quotidien. Aussi, il ne faut pas oublier que le modèle culturel restera toujours tributaire d'un contexte historique spécifique lors de son application.

Conclusion

En conclusion, on peut dire que Schütz a décrit le mécanisme d'interprétation interne et externe servant à former des constructions courantes telles que le « nous » dans le but de produire des « objets de pensée ». Selon lui, le monde est intersubjectif car dû à notre socialisation, nos origines et nos connaissances partagées avec d'autres individus. Il est alors possible de tenter de comprendre ce monde en tenant compte d'une part des motifs du sens commun et d'une autre, de la modélisation scientifique de la société.

Ensuite, Schütz a voulu démontrer que, si le chercheur était incapable d'analyser et de comprendre la société, c'était bien à cause de la position trop théorique adoptée par les sciences sociales. Celui-ci devrait alors en venir à utiliser la phénoménologie, laquelle lui permettrait d'avoir accès à la connaissance par l'entremise de la pensée courante. De cette manière, le chercheur pourrait voir le mécanisme de l'action et celui de l'expérience dans un cadre où, grâce à un partage des constructions semblables, tous les individus comprennent le sens des actes de chacun. Il n'en reste pas moins que les sciences sociales auraient tendance à idéaliser et formaliser leurs rapports avec la société, ce qui aurait pour conséquence de les mettre en retard sur les événements d'actualité.

Selon l'auteur, il devient donc essentiel pour le chercheur qui tente de comprendre un objet social d'en cerner d'abord les motifs et les actions en se rapprochant des événements du quotidien. En réalisant cela, le chercheur pourra ainsi anticiper les développements futurs de son objet d'étude. Il demeure toutefois que la société est composée de diverses réalités produites par la subjectivité des individus qui la composent. Malgré tout, la société est intersubjective, car chacun des individus partage des constructions communes, ce qui permet au chercheur l'utilisation de la phénoménologie.

L'auteur a aussi insisté sur le fait que la phénoménologie et l'approche « monde-vie » devraient constituer la base des recherches puisqu'elles permettent au chercheur d'avoir accès à une multitude de champs familiers ou étrangers. C'est par la réduction de ce « monde-vie », avec l'aide de la « philosophie transcendantale » incluant une subjectivité transcendantale, qu'un individu pourra comprendre la société. Ainsi, par l'intermédiaire de la création d'un alter-ego, le chercheur pourra extirper les « attitudes naturelles » incluses dans ce dernier. Pour cela, il devra donc favoriser la construction d'un modèle servant à analyser la culture de chaque objet et son contexte. Plus précisément, celui-ci sera basé sur une réserve de connaissances constituée de manière à produire des anticipations qui seront expérimentées pour en vérifier la validité.

Finalement, il reste que le chercheur en sciences sociales tentera toujours d'interpréter le monde social malgré une compréhension partielle de celui-ci. En effet, ses théories se trouvent trop souvent éloignées des événements du quotidien, ce qui constitue l'essentiel de la problématique rapportée ici. L'approche phénoménologique suggérée par Schütz pourrait constituer une partie de la solution mais elle n'est pas parfaite. Cela suppose donc qu'un travail reste à faire dans l'avenir quant à la recherche de nouvelles solutions, entre autres pour raffiner les méthodes de recherche.

Guy HUARD, Deuxième cycle,
Sociologie, Université Laval

* Schütz, Alfred. *Le chercheur et le quotidien*. Collection Société, librairie des Méridiens Klincksieck, Paris. 1987.

1 Whitman, Walt, *Poèmes Feuilles d'herbe*, Collection poésie. Gallimard, 1918 (2e éd. 1960) (3e éd. 1993), page 77.

2 Schütz. Alfred, *Der Sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, Vienne. Springer, 1932 (2e éd. 1960); traduction anglaise. *The Phenomenology of the Social World*. Evanston, Illinois, Northwestern University Press. 1967, et Londres, Heinemann.

3 Van Meter, Karl M (sous la direction de), *La sociologie*, Collection Textes essentiels, Larousse, Paris, 1994, page 455.

4 Le résumé de cet ouvrage est issu d'un essai beaucoup plus complet traitant de la sociologie contemporaine américaine réalisé à l'automne 1996.

5 Notre perception d'un objet est toujours le produit d'un travail de reconstruction qui prend en compte les « sédiments » de perceptions passées. (Van Meter, Karl M (sous la direction de), *La sociologie*, Collection Textes essentiels, Larousse, Paris, 1994, page 456).

6 Les types permettent la transcendance de l'immédiateté, nous faisant considérer des objets semblables comme étant par essence les mêmes: la typification nous attache irrémédiablement au passé d'une part et implique l'anticipation d'expériences similaires d'autres part. (Van Meter, Karl M (sous la direction de), *La sociologie*, Collection Textes essentiels, Larousse, Paris, 1994, page 456.)

7 On peut considérer que la « pensée courante » est au-dessus des visions personnelles de chaque personne. Cela entraîne comme résultat l'apparition de deux idéalisations centrales que sont « l'interchangeabilité des points de vue » et la « congruence des pertinences ».

8 La troisième dimension, pour sa part, propose que, dans une société, il y a une distribution du savoir différente entre les personnes.

9 Le monde social de Schütz est celui de la vie quotidienne, vécue par des individus de sens commun, avec leurs pensées et leurs émotions de tous les jours, et qui ne portent pas a priori d'intérêts théoriques à la constitution du monde. (Van Meter, Karl M (sous la direction de), *La sociologie*, Collection Textes essentiels, Larousse, Paris, 1994, page 456.)

10 Pour en savoir plus consulter l'ouvrage d'Alfred Schütz *The problem of rationality in the Social World*, Economica. vol. X, mai 1943, pp. 130-149.

11 La notion de Verstehen par opposition à l'Erklären (le comprendre opposé à l'expliquer) a été développée par Max Weber dans le but de concilier à la fois le souci de scientificité et la prise en compte de la subjectivité. Pour Weber, le Verstehen se réfère tantôt à la connaissance de sens commun, tantôt à une

méthode spécifique aux sciences sociales. (Van Meter, Karl M (sous la direction de), *La sociologie*, Collection Textes essentiels, Larousse, Paris, 1994, page 455.)

12 C'est donc à partir de la situation biographique « issue de sa connaissance, qu'un individu expérimente, produit des actions et définit le » nous ainsi que le « vous » et le « Ils ».

13 Le monde de la vie est constitué par les institutions et les événements courants issus de la vie de tous les jours. C'est un lieu... naturel de la compréhension... l'espace privilégié qu'il faut parcourir pour accéder à la compréhension des phénomènes humains et sociaux. (Van Meter, Karl M (sous la direction de), *La sociologie*, Collection Textes essentiels, Larousse, Paris, 1994, page 455.)

14 Schutz, Alfred. *Le chercheur et le quotidien*, Collection Société, Librairie des Méridiens Klincksieck, Paris, 1987, p. 172.

15 Suspension de tout jugement portant sur l'existence des choses. *L'épochè* est préconisée par la phénoménologie de Husserl pour étudier les phénomènes de la conscience : elle nous permet ainsi de comprendre, par exemple, le sens des diverses religions, indépendamment de tout jugement de valeur relatif à la réalité véritable de leur révélation. Le phénoménologue, quant à lui, étudiera le sens de ce phénomène, indépendamment de tout problème d'existence. (Julia, Didier, *Dictionnaire de la philosophie*, Larousse, Paris, 1984, page 88).